Jean Camus et Serge Lauriot,
Bletterans de notre enfance

Alors qu'ils viennent de créer une association visant à écrire et promouvoir l'histoire de Bletterans, "Histoire Bresse Seille", Jean Camus et Serge Lauriot, amis depuis l'âge de 4 ans, partagent leurs souvenirs d'enfance sur le village qui les a vus grandir. Après leur départ de Bresse jurassienne, chacun a mené sa route. Les deux bletteranois de cœur, nés en 1951, s'accordent sur le fait qu'une réelle vie de village et une solidarité entre les familles rythmaient la vie des habitants du bourg de Bletterans.

« Deux ou trois choses qui n'existent plus… »

À peine installés dans une salle de la mairie de Bletterans, Jean Camus étant conseiller municipal, ce dernier prend la parole : « J'ai noté deux ou trois choses qui n'existent plus. Il y avait quinze cafés et restaurants dans le bourg de Bletterans, huit épiceries, deux quincailleries, deux stations-service, dont une, en plein centre. Deux moulins : un à l'emplacement de Super U et un électrique, dans la rue des Granges. Il y avait un sabotier.

- Juste en face, acquiesce Serge Lauriot, ancien militaire passionné d'histoire.

- Deux bourreliers, poursuit Jean Camus. Et il y avait une ferme, au champ de foire. Alors que, maintenant, il y a entre cinq et sept salons de coiffure à l'époque, il n'y en avait que trois. Il y avait aussi une gare, sur la ligne Lons-Dijon, et la micheline[1]. Il y avait une perception, aujourd'hui à Poligny ; un bureau des impôts indirects et un des ponts et chaussées, avec un ingénieur. Il y avait l'église... Elle est bien toujours là, mais les curés ne résident plus à la cure : ils sont à Arlay. À la place de l'ADLCA[2], il y avait une école des missions, une école privée où l'enseignement des classes de 6ème et 5ème était dispensé par des missionnaires lors de leur période de repos, après leurs missions en Afrique.

- On appelait ça "le couvent", à l'époque. Et ces missionnaires, "les couvatiers", je ne sais pas si tu te rappelles…

- Il y avait également un abattoir. Les bouchers de Bletterans, Jolivet, Melun et Petitjean, ainsi que ceux des environs, comme Ruffey, y amenaient leurs bêtes. Lorsqu'il a fermé, cela a été un peu un drame ici, mais je pense que c'était pour des questions d'hygiène…

- Sans doute… Lorsque les bêtes étaient abattues, vers le stade, on voyait le sang qui coulait dans la rivière… Pour aller à la pêche, on allait là-bas chercher nos asticots ! ».

[1] Une micheline est un autorail léger, dont les roues sont équipées de pneus spéciaux, mis au point par la société Michelin dans les années 1930. Par extension, d'autres autorails ont ensuite été familièrement désignés, par le mot « micheline ».
[2] Association Départementale de Lutte Contre les Addictions

Un terrain de jeux et de vie

Très rapidement, j'ai compris que le bourg de Bletterans constituait pour les plus jeunes un terrain de jeux et de vie : « Nous étions constamment à l'extérieur ! », explique Serge avant de poursuivre. « Gamins, nous jouions au foot, là, sur la place devant la mairie, qui était fermée par des grilles. Avant chaque reprise de l'école l'après-midi, on faisait des matchs de foot.

- C'est un bien grand mot : on tapait dans une petite balle qui était grosse comme ça. On jouait aux billes. Nous n'avions que cela comme distraction. Il n'y avait pas de judo, pas de danse, ou je ne sais quoi : les garçons pouvaient intégrer le club de foot, l'harmonie ou la clique. C'est tout.

- Nous faisions des cabanes, construisions des radeaux avec des bidons... C'était la vie libre ! Puis, il y a eu des camps, l'été, où nous étions un peu encadrés, nous nous baladions. Nous avions même créé une association.

- Pas comme nous pourrions l'imaginer aujourd'hui, mais c'était le Petit Régiment de Bletterans, le PRB. Nous confectionnions nos treillis, des mitraillettes en bois, des grenades en origami, des frondes… Nous démontions des essieux de roues pour avoir des billes : c'était mieux que des cailloux. Parce que nous avons eu une période « La guerre des boutons », lorsque des enfants de commerçants qui venaient de l'extérieur sont arrivés. Nous n'allions tout de même pas nous faire mener par eux ! Ils n'allaient pas faire la loi chez nous ! Eux, ils avaient une carabine à plomb, par contre.

- Le jour où l'un d'entre nous a pris un plomb entre les deux yeux, nous avons demandé le cessez-le-feu.

- C'était des bêtises, mais il y avait tout de même une solidarité entre nous, car, le lendemain, lorsque l'instituteur lui a demandé ce qu'il s'était fait, il n'a jamais rien dit. Il a expliqué avoir marché sur un râteau qui lui était revenu sur le front… Il n'a trahi personne.

- Même le bourrelier, monsieur Vacher, n'a jamais rien dit à nos parents lorsque nous marchions sur ses bâches pour récupérer le ballon lorsque nous allions jouer au marché couvert. Il n'avait pas la place dans son atelier, alors il les recousait et les étendait là-bas. Pourtant, il nous engueulait ! Et on en a cassé des carreaux au marché ! Lorsque l'on se prenait une ramonée par nos parents, nous prétextions qu'il fallait les protéger, ces carreaux ! C'est ce qu'ils ont fait maintenant d'ailleurs…

- En fait, Bletterans, c'était une vie de gros bourg. Notre terrain de vie et de jeu. »

Des Bressans venus à Bletterans

Si nos deux interlocuteurs sont très attachés à leur village, leurs familles n'en sont pourtant pas originaires. Le père de Jean était de Louhans, sa maman de Bosjean. Les parents de Serge étaient de Saint-Bonnet-en-Bresse et de Montcony. Tous sont venus à Bletterans pour travailler : monsieur Camus comme clerc de notaire, monsieur Lauriot comme volailler, puis comme garde-champêtre. « Mon père était volailler là où est la maison médicale. Même lorsqu'il a cessé son activité, il continuait à rester en lien avec ce milieu. Plusieurs personnes de Bletterans apportaient leurs volailles. Très jeunes nous apprenions à séparer le duvet, notamment des canards, pour faire nos matelas, nos édredons : nous n'avions pas de chauffage ! Je suis né juste en face, au rez-de-chaussée de la Communauté de Commune, à l'étage existaient des salles de classe du collège ; il y avait des barreaux aux fenêtres, pas de toilettes (les toilettes publiques étaient en face sous le porche) et encore moins de salle de bain. L'eau était pompée, dans la pièce avec un évier, il n'y avait pas l'adduction. Nous prenions des douches vers l'abattoir où il y avait les douches municipales. Nous n'avions pas de réfrigérateur, pas de télévision. La vie était comme ça, chez moi, de 1951 jusqu'à ce que je parte en 1968.

- Nous, nous avions un frigo, car ma mère tenait un café, le Café du Commerce, qu'elle a repris après notre arrivée à Bletterans. À l'époque, les commerçants habitaient au-dessus de leur échoppe, qui était tenue par la femme ; le mari avait souvent une autre activité.

- Il y avait le Café du Commerce, le Café de Paris, le Café des Halles, le Café du Marché, l'Hôtel du Raisin, l'Hôtel du Chevreuil, l'Hôtel de la Cloche, l'Hôtel du Jura, le Café du Champ de Foire, le Café de la Gare, le Bar de Lille, la Petite Auberge, le café du marché, le café des halles, chez Aline. Autrefois, les gens ne disaient pas « On va au Café du Commerce », mais « On va chez… » Chez la Marie, par exemple pour la mère de Jean. C'était l'époque des premiers flippers et baby-foot. Le café était un lieu de rencontres, de convivialité, d'échanges. Il ne faut pas oublier que nous sommes nés sans écran et que les seuls médias étaient les journaux et, un peu, la radio ; pour écouter les informations, chez moi, c'était encore le vieux poste TSF. Nous n'étions pas si loin de « Ici Londres » ! Je me souviens de notre premier transistor, tout petit, que je mettais en sourdine en faisant mes devoirs.

- L'une des premières télévisions était chez madame Khuny. Le jeudi après-midi, tous les gamins se retrouvaient pour regarder Rintintin ou Zorro... C'était magique ! »

Une vie de village

On l'aura compris, pour nos deux interlocuteurs, une réelle vie de village rythmait le bourg de Bletterans : « Le soir, en été pendant les chaleurs, les habitants sortaient prendre le frais dans la rue pour discuter, en s'asseyant sur leur pas de porte. L'hiver, ils allaient les uns chez les autres jouer au tarot, à la belote ou "échailler le trequi". C'était cette génération qui avait souffert pendant la guerre, alors il y avait une solidarité, une entraide qui n'existe plus maintenant. Et les familles étaient importantes, parce qu'il fallait faire des enfants pour relever la France. Chacun avait son passé lié à la guerre : ceux qui avaient collaboré, sont partis ou étaient montrés du doigt. Il ne faut pas oublier qu'à Bletterans, il y avait des gendarmes déportés, des réseaux de maquis et que Villevieux a été décoré à l'issue de la guerre.

- Nous n'avons pas connu tout cela, bien sûr. Mais, nous l'avons entendu à travers les discussions de nos parents. Nous n'étions que vingt ans après la Libération. Tu évoquais la gendarmerie, à l'époque, elle était en face de Super U. Comme la caserne des pompiers : elle a changé trois fois de place depuis notre enfance. La poste était dans la Grande Rue, tout comme le marché du mardi.

A l'occasion d'un jeu-concours auquel l'avait inscrit sa marraine (au centre), Serge (à droite) a gagné une petite maison en bois

- Puisque tu en parles, nos pères étaient liés par les pompiers. Le mien était le chef de la motopompe : ça ne rigolait pas ! Tous les premiers dimanches du mois, il y avait manœuvre : l'eau dépotait. Un peu moins après la troisième mi-temps…

- La sirène sonnait à 7h du matin pour indiquer la manœuvre. S'il y avait le feu, c'était trois fois. Elle sonnait aussi tous les midis, ce qui faisait hurler à la mort les chiens du coin : ça devait leur perturber les oreilles. Mais, c'était le rituel.

- Pour revenir à la solidarité qui régnait dans le village, elle était très forte, notamment entre les mères lorsque cela touchait les enfants. J'ai eu l'occasion de le vivre à l'âge de 8 ans, après avoir fait une chute de vélo en descendant le cimetière : nous faisions les cons avec un copain, sa pédale s'est coincée dans ma roue, j'ai fait un vol plané et suis resté dans le coma jusqu'au lendemain matin. C'est un gendarme, qui avait une Juva 4, qui m'a ramassé, m'a chargé dans son coffre et m'a ramené chez moi. Le Docteur Perrodin n'était pas là, alors on a fait venir le pharmacien qui a dit qu'il fallait attendre le retour du médecin, vers 22h. Tout le monde venait prendre des nouvelles. »

Le porte-drapeau est le père de Serge Lauriot ;
celui de Jean Camus est le 6ème en partant de la droite

Souvenirs d'école

Parmi les souvenirs, ceux liés à l'école restent incontournables, qu'ils soient bons ou un peu moins, Serge ne semblant pas avoir été le dernier pour faire quelques farces : « Dès la classe de CP, nous écrivions à la plume Sergent-Major. Comme mon père était garde-champêtre et que j'avais accès à la salle de classe avec lui pour contrôler que le feu ait bien pris dans le poêle, de temps en temps, je glissais un orvet dans le plumier des filles… Ça faisait tout de suite un peu de distraction ! Mais la punition arrivait rapidement derrière…

- Lorsque le maître nous punissait, il fallait venir au bureau, se pencher pour recevoir une raclée sur les fesses avec l'une des mains de bois. C'était des sortes de raquettes de ping-pong, de différentes épaisseurs et marquées de numéro : il s'agissait d'anciens échelons pour mesurer des distances. Puis il nous plaçait sous le bureau. Comme il sentait des pieds, c'était très intéressant... Enfant, je saignais facilement du nez, mais il ne fallait rien dire. Un jour, au moment de la récréation, il a dû voir que j'avais saigné et a dû prendre une peu peur : il a alors évité de recommencer.

- Tu parlais du poêle, nous étions "de corvée" comme on disait, à tour de rôle pour l'allumer, les matins, avant que les autres n'arrivent.

- À l'époque, toutes les classes étaient au cœur du bourg : l'école maternelle, celle des garçons, celle des filles, le collège… Et, chaque année, cent-soixante stères de bois étaient livrés dans la cour, ici, que mon père devait scier, fendre, ranger. En période scolaire, tous les soirs, il fallait réapprovisionner le foyer de chaque salle de classe. Lorsque l'on était petits, on emmenait le papier, puis les fagots ; les

plus grands les bûches. Puis mon père passait contrôler, en tant que garde-champêtre, si le feu avait bien pris.

- Lorsque nous étions au collège, nous avions des camarades qui venaient de tout le canton : il n'y avait pas de ramassage scolaire, alors ils venaient à pied ou à vélo, par tous les temps. Je me souviens de l'hiver 1962 où ça caillait sérieusement ! Il n'y avait pas de cantine non plus : les plus proches retournaient manger chez eux, les autres allaient dans les restaurants et cafés auprès de qui les parents payaient une pension. »

Durant l'année scolaire 1959-1960…

…puis au collège

Des poules naines contre les grenouilles de bénitier…

Après les souvenirs d'école viennent ceux liés à la vie religieuse. À l'époque, la plupart des garçons, surtout s'ils habitaient à proximité de l'église, étaient enfants de chœur. Ce fut le cas pour Jean et Serge, bien que leurs parents ne fréquentassent pas assidûment les offices : « Le curé nous appelait « mes fils de païens » ! Il était toujours en soutane et disait la messe en latin. Il était parfois peau de vache, lorsqu'il nous faisait nous agenouiller devant le Christ, sur une règle en acajou carrée, d'un centimètre de côté... Mais on rigolait bien... Comme j'avais aussi accès à l'église avec mon père, je faisais parfois quelques vacheries, comme siphonner le vin de messe, du blanc du Jura, et le remplacer par de l'eau ou de la piquette. Quand, pendant l'office, il disait : « Ceci est mon sang », qu'il buvait en faisant la grimace et me jetait un regard de côté, je savais que j'étais bon pour la règle après...

- Nous portions des soutanes rouges que l'on se dépêchait d'enlever à la fin de l'office, sans défaire les boutons qui étaient tous les cinq centimètres. Mais trois ou quatre jours après, tout était raccommodé par les grenouilles de bénitier…

- Le matin, à 7h, il y avait une messe, suivie par elles, notamment, qui arrivaient toutes par le petit passage dans le coin de la place. Nous, les gamins, nous élevions des animaux, comme des pigeons, des lapins, des poules naines... Les poules naines, ça attaque. Alors, quand je voyais approcher les grenouilles de bénitier, je me cachais sous le porche, je lâchais mes poules, puis je rentrais discrètement...

- Tu te souviens, à la place de la chaufferie, il y avait le corbillard. Des fois, on se cachait dedans… »

Vue aérienne du quartier où évoluaient Jean et Serge et
la grande rue dans une configuration semblable à celle qu'ils ont connue

Le garde-champêtre

Nous l'avons dit, Serge était le fils du garde-champêtre, une fonction importante dans un village, synonyme d'ordre et de respect, associée au képi et au tambour : « Parmi ses attributions, il gérait les prisons qui étaient là, tout le long de l'église. Pendant la guerre, chaque fois que mon père entendait des bruits de bottes, ce pouvait être des SS, comme des maquisards qui mettaient des gens temporairement en prison. Lorsque nous étions enfants, elles ne servaient plus, mais étaient toujours visibles. Un gars du village, né en 1943, m'a raconté que mon père l'avait mis en prison un quart d'heure alors qu'il avait 10 ou 12 ans : il lui avait lancé une boule de neige qui avait renversé son képi !

- Il faisait placier au marché également…

- Oui, et il devait aussi percevoir des droits d'emplacements lorsque les "manouches" arrivaient : une fois, il a été blessé par balle dans le bras à cause de ça. Mon père était assermenté, mais ses fils étaient les plus grands braconniers ! Nous n'étions pas riches, alors il fallait améliorer l'ordinaire en allant aux champignons, à la pêche, à la chasse... Même si j'ai été enfant de chœur, je ne l'étais pas vraiment, et cela faisait tache quand mon père venait me chercher à la gendarmerie. Mais c'était de la bêtise, pas

de la méchanceté, d'autant que nous étions "tenus" et que notre éducation se faisait par le travail. Tout jeune, on aidait au jardin, avec des outils à notre taille, qui évoluaient lorsque nous grandissions. Pour couper le bois, c'était pareil : nous commencions avec une petite hache. On ramassait le fumier de lapin pour amender, on cueillait les groseilles lorsque c'était la période... Nous allions couper du bois l'hiver, quelle que soit la température, en bottes en caoutchouc : on prenait toujours des pointures plus grandes pour mettre du papier journal et avoir moins froid.

- Il faut dire que nous avions des hivers ! On faisait de la luge au Paternat, où il y a le lotissement aujourd'hui.

- On faisait des bagarres de boules de neige : pas facile avec les moufles tricotées en laine… »

Fêtes et festivités

Comme bien souvent lors de ces témoignages, si l'on s'aperçoit que le travail régissait le quotidien des adultes, mais aussi des enfants, les moments de fêtes collectives l'étaient tout autant : « On se déguisait pour le carnaval, nous avions la fête des fleurs avec des chars décorés de papiers crépons et l'élection des miss, la Saint-Nicolas…

- Nous avions une maison des jeunes qui avait ouvert en 1966, vers le champ de foire : on mettait de la musique, on faisait des boums. Nous avions même organisé une fête avec un orchestre au marché couvert. Ton père venait s'assurer que tout se passait bien.

- Il y avait la fête et ses feux d'artifices, tirés sur le pont, au milieu des maisons et la retraite aux flambeaux. Nous avions des sortes de torches que l'on allumait avec du pétrole et nous défilions à côté de la fanfare pour éclairer les partitions des musiciens. Au retour, il fallait tout éteindre, et ensuite, nous allions chez Ponsard, le boulanger qui faisait de délicieuses glaces à la vanille ! Nous étions également récompensés par des jetons d'autos-scooters : moi, je n'en avais pas trop besoin parce que, pendant cinq ans, j'ai monté et démonté les bals tous les étés, alors je connaissais bien les forains. C'était sympa tout cela. C'était une vie simple, une vie belle par rapport à maintenant. Toutes ces choses que nous avons vécues étaient, en fin de compte, des valeurs. »

Au temps du foot : Jean Camus (debout, 3ème en partant de la gauche) et Serge Lauriot (accroupi, 3ème en partant de la gauche)

Témoignage de Jean Camus et Serge Lauriot
Bletterans,
6 mai 2025